

COMMENT CHOISIR UN LIVRE POUR ENFANTS : LES DOCUMENTAIRES

par Marie-Isabelle Merlet

Les livres et les collections

On ne peut juger de la valeur d'un livre qu'individuellement et en le comparant avec d'autres livres qui traitent du même sujet ou du même thème. Il n'est pas possible de faire l'économie de l'analyse en se fiant à la réputation de la collection à laquelle il appartient. Cependant ce principe de base est moins valable pour les documentaires que pour la fiction, car on retrouve pour les documentaires, à travers les titres de la collection, une même conception, souvent le même plan, le même niveau d'auteurs aussi. Par exemple, les « Pour comprendre », chez Nathan, n'ont jamais d'index et sont écrits par des vulgarisateurs comme Georgette Barthélémy, qui parlent aussi bien d'oiseaux que de préhistoire ou de planètes. La collection « Monde et Voyages », chez Larousse, a un index inintéressant, parce qu'il ne comporte que des noms propres et qu'il ne peut pratiquement être utilisé pour une recherche, de quelque type que ce soit ; par contre le plan des titres de cette collection est toujours le même, de sorte qu'on peut s'y retrouver à peu près en feuilletant l'ouvrage.

On peut ainsi établir un premier critère de sélection des documentaires : lorsqu'ils ne sont pas faits pour être lus de la première à la dernière ligne, il faut qu'ils soient consultables.

La première chose à regarder, c'est la table des matières : les titres des chapitres donnent-ils une idée de leur contenu ? Le dernier chapitre de *Prodigieux cosmos*, de J.-C. Pasquier, chez Casterman, par exemple, s'intitule : « Quand les jumeaux n'ont pas le même âge »... C'est une devinette et non un repère.

L'index, particulièrement indispensable dans les encyclopédies (ainsi, comment retrouver la question « Pourquoi le ciel est bleu ? » dans *Dis pourquoi ?* chez Hachette ?), l'est moins pour les petits livres d'images à intention documentaire destinés aux enfants qui commencent à lire. On s'en passe très bien dans les albums de Sasek, chez Casterman. « Ma première bibliothèque », chez Gamma, en a un, mais dont l'intérêt est moins de permettre de consulter le livre (il n'a qu'une trentaine de pages) que d'initier l'enfant à l'usage de l'index, initiation qui pourra lui servir par la suite ; d'ailleurs il y a manque d'harmonie entre la présentation (pour très petits), le vocabulaire scientifique (« éogyrine » ou « triassochélus » ne sont pas des mots indispensables à connaître à huit ans) et l'usage d'un index.

Définition

La distinction entre documentaires et fiction n'est pas toujours évidente. On explique aux enfants que les documentaires, « c'est vrai, ça correspond à la réalité », tandis que la fiction, vraisemblable ou non, est inventée, « ça ne s'est pas passé en réalité ».

Dans le détail des livres, en pratique, on est vite embarrassé. A l'exposition dans une école, un enfant demandait en regardant une image des hommes préhistoriques, qui représente un australopithèque comme un grand singe velu : « Ils étaient comme ça les premiers hommes ? » et il faut lui expliquer — ce que le livre ne fait pas — la distinction entre les données de la science — les fossiles — et l'interprétation de l'illustration. Dans ce livre, l'illustration induit en erreur alors que le texte est convenable. C'est d'autant plus regrettable que l'illustration a une énorme importance pour l'enfant, qui souvent s'en contente. L'illustration serait beaucoup moins gênante dans *Les animaux dénaturés*, de Vercors, catalogué comme roman.

A l'inverse, une masse de romans n'ont en fait d'intérêt que documentaire (voir

que romans, on n'extrait que des faits. Il y a donc une ambiguïté : certains livres se présentent comme romans, mais l'auteur a une intention instructive mal dissimulée ; d'autres se présentent comme documentaires, et l'auteur a une intention trop lourdement affichée de *n'instruire qu'en amusant* : ainsi A. Grée avec la collection Cadet-Rama (Casterman) qui, pour initier à certaines notions simples à propos de la ferme, des trains, des navires, présente deux enfants dont les questions sont bizarrement scolaires et, donc, peu plausibles. On ne s'instruit guère. On ne s'amuse pas non plus. C'est raté.

En résumé, un documentaire est un livre dont l'intention essentielle est de faire connaître certains aspects de la réalité (les manuels sont évidemment des documentaires, mais les documentaires ne sont pas forcément des manuels). Il peut se limiter à présenter des faits, ou pousser son ambition jusqu'à donner des interprétations, poser des problèmes, initier à des méthodes. Mais son intérêt, de toute façon, c'est sa valeur d'information.

Valeur d'information

On peut l'envisager à deux niveaux :

D'une part, la correction de l'information, son *exactitude*. Est-elle conforme à la réalité ? à ce que les moyens actuels d'information permettent d'en dire ? En ce sens, un documentaire, qu'il soit pour enfant ou pour adulte, se périmé — ce qui n'est pas forcément le cas pour la fiction. En ce sens aussi, il n'est pas facile de juger de la valeur d'un documentaire, même pour l'enfant (c'est exactement le même problème que pour les adultes).

D'autre part, l'*accessibilité* de l'information. Et c'est ici qu'on peut faire une distinction, non pas tellement entre les documentaires pour adultes et les documentaires pour enfants — cette distinction serait trop brutale et ne correspondrait pas à la réalité : il y a des documentaires pour les adultes qui sont accessibles aux enfants, surtout aux enfants passionnés par un sujet, ainsi *La création de l'univers*, de Gamow, chez Dunod, et des documentaires pour enfants intéressants pour les adultes qui n'ont pas la science infuse. Mais on peut distinguer entre des niveaux de lecture, de vocabulaire, de connaissance, de maturité intellectuelle : capacité d'abstraction, de concentration, etc. Un bon documentaire pour enfants ou pour adultes doit être adapté au niveau de l'individu auquel il s'adresse, et comme cette synthèse de niveau de lecture, de connaissance, de maturité, est individuelle, la valeur d'un documentaire doit être jugée par rapport à un individu, et non pas en soi. Elle est relative. De fait, cependant, il y a certaines séquences dans le développement de l'enfant qui sont logiquement, organiquement liées.

Une certaine typographie est adaptée à un certain niveau de lecture — mais il ne faut pas oublier qu'il y a les mal-lisants de tous âges. Certaines connaissances ne peuvent s'acquérir que si d'autres connaissances ont été préalablement acquises. Trop souvent il y a un hiatus entre les livres d'images pour les enfants très jeunes, qui établissent des faits et des notions de base, et des livres déjà trop techniques. Un livre comme *Prodigieux cosmos*, de Pasquiez, chez Casterman (L'aventure de la science) est une bonne introduction à *La création de l'univers* de Gamow, chez Dunod, qui s'adresse à des adultes, mais peut être lu par un adolescent très attiré par ce thème. Et sans des qualités de clarté, de déroulement logique, un livre n'est accessible à personne ou seulement à ceux pour qui il est inutile.

Un troisième critère qui intervient pour juger de la valeur d'un documentaire comme d'un ouvrage de fiction est son *intérêt*. Bien entendu, si l'on est spécialement motivé, on peut trouver intéressant un livre qui serait rebutant pour d'autres. On a des intérêts plus ou moins variés. On peut rester hermétique à certains domaines : sports, travaux manuels, qui passionnent d'autres. Mais il existe pour les documentaires, comme pour les ouvrages de fiction, des qualités objectives sans lesquelles personne ne peut les trouver intéressants. En particulier un *ton juste*. Ce ton, malheureusement, manque particulièrement à ceux des documentaires qui, pour se mettre à la portée d'enfants très jeunes, adoptent le prétexte de la présentation romanesque. Ainsi ce dialogue dans *Robert le boulanger*, de H. Vincenot, dans la collection « Les hommes travaillent », chez Nathan. Le boulanger explique « ce que nous faisons au cours de la panification. Nous sommes des sortes d'éducateurs, nous ne créons rien en somme, nous conduisons un être vivant vers son plein

épanouissement... — Mais c'est de la philosophie ! — Si vous voulez. Un boulanger est amené à penser, vous savez ! Et puis notre métier a aussi son côté scientifique (...) — Mais c'est de la chimie ! dit Juliette en récitant machinalement les formules de la fermentation alcoolique.» (Cf. aussi les A. Grée, collection « Cadet-Rama », chez Casterman, et les J. Ost, collection « Comment fait-on », chez Casterman également.)

Une condition qui semble évidente pour qu'un livre soit intéressant — ceci est valable pour la fiction comme pour les documentaires — est que l'auteur d'abord s'y intéresse. Et cette condition ne semble pas remplie très souvent. L'auteur, vulgarisateur de métier, pallie souvent un manque de compétence et d'enthousiasme par l'abus de termes excessifs : merveilleux, extraordinaire (cf. « Les enfants du monde », chez Nathan, tous indifféremment jolis, interchangeables ; « Les bêtes chez elles », de M. Vérité, avec des illustrations de R. Simon, chez Gautier-Languereau ; « La vie privée des animaux » et « Records du monde animal », chez Hachette). La preuve que l'auteur ne s'intéresse pas réellement à son sujet, c'est son *manque de précision* (cf. « Les métiers des animaux », de M. Vérité). Ce qu'on aime ne saurait être interchangeable. La passion entraîne l'exigence, l'exactitude, la rigueur (cf. la description sur le vol, dans le roman *Jonathan le goéland*, de Bach, chez Flammarion).

Une condition supplémentaire pour qu'un documentaire soit *stimulant*, c'est que non seulement il apporte des matériaux, une information juste, de façon claire, accessible, cohérente et logique, mais qu'il ouvre des perspectives au-delà de ce qu'il apporte, qu'il laisse ouverts des problèmes. D'abord parce que c'est conforme à l'esprit de la science : quel que soit son niveau, elle n'est pas achevée et elle découvre des problèmes en avançant. Les solutions de la science posent des questions. D'autre part, il y a de l'outrecuidance dans des documentaires, le plus souvent de seconde main, et particulièrement élémentaires, à résoudre en les hypersimplifiant des problèmes sur lesquels les savants pâlisseraient encore. Il est normal et nécessaire de simplifier dès qu'on veut vulgariser, mais on n'a pas le droit de fausser. Certaines collections chez Gamma, qui apprennent réellement quelque chose, de façon simple, ont non seulement le défaut de n'avoir pas une présentation adaptée à l'âge réel des enfants qui peuvent les lire, mais celui d'avoir un ton trop définitif, comme si après eux la question était close. L'enfant qui les lit risque de penser que sa question a trouvé une réponse, donc qu'il n'a plus besoin de chercher au-delà.

Une manière d'ouvrir des perspectives est de faire sentir qu'on en sait plus qu'on en dit — encore faut-il que ce soit vrai et c'est pourquoi les meilleurs vulgarisateurs, les plus limpides et les plus passionnants, sont en général des spécialistes à la pointe de leur discipline ; ainsi Gamow : *Monsieur Tompkins au pays des merveilles*, chez Dunod. C'est ce qui distingue Pecker : *Papa dis-moi l'astronomie qu'est-ce que c'est ?* chez Ophrys, de Barthélémy : *Les planètes et les étoiles*, chez Nathan (« Pour comprendre »). Etant donné que l'intérêt de certains sujets est lié à un certain niveau de complexité, il est impossible d'aborder n'importe quel sujet avec un enfant de n'importe quel âge. Les documentaires pour les plus petits doivent établir les bases qui permettront de poser des problèmes de plus en plus complexes et intéressants. Ils sont réussis s'ils viennent confirmer, clarifier, mettre en place l'expérience de l'enfant, sans tuer sa curiosité, mais au contraire en lui ouvrant des perspectives.

L'offre et la demande

Il ressort de cela que la gamme des sujets possibles ne peut être couverte convenablement par toutes les catégories d'âge à tous les niveaux. Ce sont toujours les mêmes sujets qui sortent dans l'édition. Ceci pose le problème de l'offre et de la demande, c'est-à-dire de l'éditeur et du public des documentaires pour enfants, ceux qui attendent quelque chose de ces documentaires : parents, professeurs, enfants.

Le bibliothécaire doit faire face à la demande de l'enfant — mais aussi, plus ou moins indirectement, des parents et des professeurs, car la demande de l'enfant passe par un certain moule pour arriver à se formuler. Elle peut être faussée, dénaturée, devenir complètement artificielle. L'enfant auquel le bibliothécaire a affaire

est un enfant scolarisé, qui a des besoins de documentation pour faire ses exposés, et qui souvent n'a plus le temps ni la disponibilité d'attention, de curiosité, d'intérêt pour poser ses propres questions. Il a besoin — ou croit avoir besoin — de livres courts, ou de passages facilement repérables dans un livre, qu'il puisse copier pour les ressortir en classe, sans forcément s'y intéresser ni les avoir compris. Et le problème se pose pour le bibliothécaire : doit-il répondre à tout prix à cette demande — on recourt alors aux encyclopédies, en désespoir de cause, ou à la *Nouvelle histoire de France* dirigée par J. Cain, chez Tallandier (où il ne reste de l'histoire que le fantôme d'un squelette), mais il y a si peu de livres d'histoire pour enfants et une demande si massive qu'on ne sait que donner (Bibliothèque de travail, pédagogie Freinet, ou livres d'adultes, la collection « Grands de tous les temps », chez Dargaud, qui a trop peu de titres). Ou alors fait-il du purisme, avoue-t-il les lacunes de l'édition ? Il peut souhaiter exercer une pression sur les éditeurs, mais c'est dangereux : ils ne répondent que trop à la demande et on aura des livres fabriqués sur commande, sans intérêt. Le but serait d'arriver à déscolariser la demande, à permettre aux enfants et aux auteurs de retrouver le sens de ce qui les intéresse réellement.

L'illustration

Le rôle de l'illustration varie suivant le niveau de l'enfant et suivant le sujet. Les premiers documentaires, pour les enfants les plus jeunes, peuvent tenir essentiellement par l'illustration (cf. *La vie d'une reine*, de Colette Portal, chez Hatier, collection « Grands albums » : l'illustration est du domaine de la fantaisie, mais n'induit pas en erreur car le texte est sérieux). *Naissance d'une cathédrale*, de Macaulay, aux Deux coqs d'or, est une excellente initiation au sujet et peut servir de transition vers *Les pierres sauvages*, de F. Pouillon, au Seuil : ses illustrations sont à la fois sobres, précises et belles. (De même *L'enfant sauvage* de Jean-François Pays, d'après le film de Truffaut, G.P., Albums Rouge et Or, peut amener les jeunes à lire le livre de Malson : *Les enfants sauvages*, coll. 10/18). Souvent le dessin permet, mieux que la photo, l'initiation à l'abstraction en ne retenant que les éléments jugés significatifs et essentiels (cf. *Civilisations d'autrefois*, chez Dargaud). Il peut rendre visuellement accessibles des notions plus compliquées et moins amusantes à faire saisir abstraitement (cf. *Mon corps vivant*, Centurion-Jeunesse, collection Okapi, qu'on peut comparer aux interprétations du cybernéticien Ducrocq). Les illustrations peuvent relancer l'attention par leur variété (cf. *Merveilleux cosmos*, de Pasquiez, chez Casterman, où il y a des séquences de bandes dessinées, au milieu de schémas, de photos, de graphiques). Mais dans les moins bons cas, elles ne servent qu'à masquer la pauvreté du texte. Il arrive aussi que l'image détourne l'attention du texte et de sa richesse, ou étouffe l'imagination.

Bibliographie

Margery Fisher : *Matter of fact*, Brockhampton Press, 1972.

Smith James Steel : *A critical approach of children's literature*, McGraw Hill, 1967.

Introduction aux problèmes des documentaires, in Bulletin d'analyses n° 21 (épuisé).

Fonction du documentaire, in Bulletin d'analyses n° 23 (épuisé).

Des documentaires en anglais, in Bulletin d'analyses n° 17 (disponible).